



Petite barque noire

Michel Louyot
Porto, printemps 2009

Une rose blanche vous espère dans la chambre. Et moi qui est-ce que ou qu'est-ce que j'espère ?

Sait-on vraiment pourquoi l'on part et ce que l'on attend du voyage ? Je me voyais dans une librairie ancienne aux murs recouverts de boiseries, je humais l'odeur âcre des vieux livres à laquelle se mêlaient les effluves parfumées d'un café aux épices, le plancher craquait sous les pas feutrés des lecteurs, des chuchotements charmaient mes oreilles, une langue douce aux sons étouffés que j'aspirais à entendre encore et encore, une fenêtre verte s'ouvrait sans bruit dans la pénombre, une perspective s'offrait à un moment où j'étais la proie du doute, et si ces chuintements caressants à peine perçus entre veille et sommeil pouvaient m'aider à me dénouer ? Je rêvais et mon rêve, le plus souvent vague et diffus, prenait quelquefois la forme évanescence d'une petite barque noire.

La francophonie dans tous ses états. L'occasion était trop belle d'aller là où tout me pousse depuis quelque temps. J'ai sué sang et eau pour justifier ma participation à ce colloque de haut niveau. Il est trop tard pour me dérober. Ils sont amènes et souriants tels que je les imaginais, et sans doute enclins à l'indulgence, raison de plus pour ne pas les décevoir. Ils escomptent bien que je prenne parti dans la querelle microcholine, j'allais dire parisienne. Suis-je pour l'universalité ou pour le décentrement ? Surtout ne pas me déclarer du centre sinon je suis perdu. J'aurais dû m'en



douter, la réponse est dans la question. Je n'aurais pas dû me cravater, une erreur qui peut me coûter cher. J'ai tout l'air d'un Ancien alors qu'il conviendrait de me montrer Moderne. Voyons, je ne suis pas ici pour parler de mode. Est-ce si sûr ? Paris n'a pas renoncé à donner le ton et le dernier slogan en vogue, c'est *la littérature-monde*. La meilleure manière d'occuper le centre n'est-elle pas de se dire exclu, marginal, périphérique ? Et moi où est-ce que je me positionne ? Comme si je le savais ! Et comme j'aimerais pouvoir déposer les armes et leur confier en toute simplicité que je me sentirais mieux dans la chambre avec la rose blanche. Mais ne suis-je pas invité pour avoir fait carrière, pour avoir combattu sur le front de la francophonie ? Vais-je entonner sur les grandes orgues de la prose française l'hymne à raison, à la clarté, à la liberté ? Ou au contraire épouser la vague, y aller de ma tirade, le Roi-Soleil est mort, vive la belgitude, vive la négritude, il n'est de bon bec que de Québec, l'Académie à la Bastille, à bas la République des Lettres, nous sommes tous excentriques, je voulais dire excentrés, rires dans la salle, je bafouille, cafouille, m'embrouille, farfouille dans mes papiers, perds pied, le public aussi, je chavire, à quoi pourrais-je bien me raccrocher, et si je me cantonnais à ma petite musique, eh bien oui, je viens de quelque part, d'un endroit improbable, entre père et mère, entre deux pays, deux continents, deux mondes mais au centre d'un domaine enfoui dans la nuit des temps, un domaine en train de renaître que je me suis mis à explorer à tâtons par l'écriture sans bien savoir où tout cela mène. Ecrire, n'est-ce pas se déposséder de soi ? Je voudrais leur dire que la petite barque, et la rose blanche, et les chuintements soyeux dans les recoins de la librairie ancienne éclairent ma route mieux que ne saurait le faire toute cette rhétorique, je voudrais leur parler de l'avant et de l'après, aube ou crépuscule, de cette frange mouvante, rivage livide à l'horizon duquel s'éveille ou s'efface le langage.

Senhora vestida de preto. La fille de la réception, la même qui m'a informé qu'une rose blanche avait été déposée dans ma chambre me signale le passage d'une dame vêtue de noir. Le sens des mots retient moins mon attention que le lent balancement de la phrase où l'accent, si ferme soit-il, loin de briser le rythme, l'accompagne. La langue maternelle



m'est trop proche pour que je puisse bien l'entendre. Aux étrangers pour qui le français est une langue choisie de dire quelle résonance suscite en eux cette langue. De même que chaque voix est douée de propriétés particulières, chaque langue recèle des vertus singulières. C'est le cas de langues amérindiennes, africaines ou sibériennes qui ont le pouvoir de guérir. Et les incantations du pape, du muezzin et du bonze assurent le salut à celles et à ceux qui se laissent imprégner par elles. Il y a des langues qui adhèrent au monde, d'autres qui le tiennent à distance, des langues qui endorment, d'autres qui réveillent, des langues de bois, de fer, de feu, des langues qui vous bercent, vous ravissent, vous enchantent.

Suis-je encore dans la salle ? De qui donc est cette voix indolente qui fleure le jasmin, la vanille et la cannelle ? Qui parle, qui chante ? Est-ce Ana, Celeste, Deolinda, Fatima, Lucilia, Sophia ou Amalia ? La voix frôle les murs, se faufile dans les venelles, je ne suis plus le pantin cravaté en train de discourir, me voici déguisé en fantaisiste qui s'envole par la fenêtre verte, et court après ses chimères, le mot est faible, je gambade, gamberge, le vin lourd et capiteux de la langue locale qui n'a pas sa pareille pour soigner les peines de cœur m'enfièvre, et voilà qu'enfin je déraisonne.

O porto, voici le lieu idoine pour lever l'ancre, l'ombre oblongue me précède, est-ce l'ombre de la main qui a déposé la rose, un dialogue s'instaure, un mot se prépare à advenir auquel correspond un autre mot, une phrase se forme à laquelle répond une autre phrase, tout est vrai, le pour et le contre, tout et son contraire, c'est du noir que naît la lumière, tout est vrai, blanche Lisbonne et Porto de basalte, mais où donc est passé le pavage noir et blanc de la Praça de Liberdade, la petite barque tangue et roule, se dandine, dodeline, je ne vois plus les cœurs de marie, ni les pivoines, ni les camélias, je n'ai d'yeux que pour l'obscur aux gestes gracieux ailleurs oubliés, et aux cheveux d'argent qui flottent sous la houle.

Senhora da boa viagem, Notre-Dame du bon voyage, ayez pitié de nous, un vent chasse l'autre, une époque chasse l'autre, *Senhora vestida de preto*, mouette noire, petite barque de papier, plus l'esquif est fragile,



mieux il résiste aux tempêtes, mieux il divague au gré des alizés, des moussons, des typhons. *Lusiades*. C'est toute l'Europe qui est appelée à reprendre la route des épices dont Oporto détient la clé. Femme-oiseau ou sirène à la proue, petite barque aux yeux qui voient dans la nuit, que l'on envoie aux confins du monde pour prendre langue et ouvrir les comptoirs, le bois fumé de ta peau, ton corps de palissandre incrusté de nacre et jusqu'à ton âme aux ailes de jais sont à la fois de là-bas et d'ici.

Une porte se ferme, une autre s'ouvre. Qui sont ces hommes aux longs nez, aux barbes foisonnantes, aux pantalons bouffants qui abordent l'autre rive ? A quels conciliabules, à quelles tractations se livrent-ils ? Je n'en saurai rien comme je ne saurai pas qui a déposé la rose blanche dans ma chambre mais j'aurai appris ici de bien troublantes vérités. On croit parler d'une chose et l'on parle d'une autre, on croit s'en aller en Orient et l'on invente l'Occident. Sans que j'y sois vraiment pour quelque chose, le rêve, de par sa propre énergie, a pris corps. Je suis dans la librairie ancienne, je hume l'odeur des vieux livres, le plancher craque sous mes pas, une langue douce aux chuintements caressants que j'aspire à entendre encore et encore charme mes oreilles, je voudrais faire mille fois le tour des livres, je me découvre un autre visage, je vois le monde d'un œil neuf, et voici qu'en descendant les marches rouges, sous l'effet de quelque forme évanescence, main, bras ou âme à la provenance incertaine, je me desquame, je me délivre.